Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 118 (1973)

Heft: 12

Rubrik: Rétrospective et prospective du phénomène guerre. 3e et dernière partie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

118e année N° 12 - Décembre 1973

Revue militaire suisse

Fondée en 1856 – Paraît tous les mois

Rédacteur en chef: Lieutenant-colonel EMG **M.-H. Montfort**

Rédacteur adjoint: Lieutenant-colonel EMG Frédéric de Mulinen

Administrateur: Major E. Juvet

Administration et édition:

Association de la Revue militaire suisse, 39, av. de la Gare, 1003 Lausanne, tél. (021) 20 31 51. Chèques post. 10-5209 – **Impression et expédition:** Imprimeries Réunies S.A., 33, avenue de la Gare, Lausanne – **Annonces:** Permédia, département de Publicitas S.A. pour la presse périodique, 9-11, rue du Prince, 1211 Genève 3.
Permedia - 6002 Lucerne Hirschmattstrasse, 36 Tél. (041) 23 66 66

TARIF DES ABONNEMENTS:	Suisse	1 an: Fr. 26.—	Prix du numéro
	Etranger	1 an: Fr. 32.—	Fr. 3.—

Les abonnements partent du 1er janvier et continuent jusqu'à révocation écrite.
Une durée intermédiaire n'est acceptée que l'année de souscription.

Rétrospective et prospective du phénomène guerre

(3e et dernière partie)

LA GUERRE NAVALE ET AÉRIENNE

Evoquant cette partie de la stratégie moderne, le colonel Wallach se réfère à Mahan et à Douhet, auteurs dont la contribution à la pensée militaire récente a été considérable.

MAHAN a eu le mérite d'apporter un triple enrichissement à la science militaire:

1. Il a formulé une sorte de *philosophie de la puissance navale et maritime.*
2. Il a défini une *nouvelle stratégie navale.*
3. Il a présenté une *étude critique de la tactique navale classique.*

Il fut le premier à établir une distinction entre *stratégie* et *tactique* navale. Il a défini les conditions ou l'absence d'une puissance navale, par exemple, l'importance du fait, pour un Etat, d'être insulaire ou continental, de disposer ou non d'une forte flotte de commerce ou de points d'appui outre-mer. C'est là la puissance maritime avec les éléments fondamentaux d'une véritable stratégie navale.

La tactique navale, par contre, n'a pour objet que les opérations, une fois les hostilités ouvertes. Elle varie en fonction de ses moyens, alors que la stratégie navale se meut sur une base plus large et se manifeste dès le temps de paix. Mahan estimait que les Etats-Unis, tout comme la Grande-Bretagne antérieurement, pouvaient trouver dans une certaine force navale un instrument politique de nature à accroître la puissance politique du pays.

Comme bases de la puissance maritime, il énonçait les conditions essentielles suivantes:

1. la situation géographique;
2. la géographie physique du pays;
3. ses dimensions;
4. le chiffre de sa population;
5. le caractère national;
6. les particularités du gouvernement et des institutions nationales.

Il signalait les avantages des pays sans frontières terrestres (par exemple, de la Grande-Bretagne par rapport à la France) avec, en outre, une plus grande sécurité.

Il évoquait l'influence des caractéristiques physiques du territoire: le développement des côtes et des ports, notamment les facilités que comporte le débouché sur la mer de cours d'eau navigables. C'est du fait de tels facteurs favorables que la Grande-Bretagne a été incitée aux activités maritimes, en quelque sorte imposées par la nature aux Pays-Bas.

De même le fait d'une *fertilité du sol* ou son absence prédétermine profondément le sort d'un pays. Et c'est pour avoir cessé ses activités sur mer que l'Espagne a connu le grand déclin de son histoire.

Mais, souligne Mahan, *une trop grande extension de sa zone peut affaiblir une nation*, plutôt que d'affermir sa puissance. Et les Etats du sud de l'Amérique du Nord ont été incapables de maintenir leur autorité, pendant la guerre de Sécession, sur leurs immenses territoires et côtes, dont les dimensions étaient disproportionnées par rapport à leurs populations et à leur moyens.

Le *facteur démographique* intervient dans l'extension d'une puissance de mer. Car il est indispensable qu'une fraction importante de la popu-

lation soit directement ou indirectement engagée dans les activités maritimes et navales. La Grande-Bretagne, par exemple, est devenue une grande nation grâce à ses navigateurs, ses constructeurs de navires, ses commerçants intéressés à l'exportation par voie maritime.

Enfin, les *caractères propres du gouvernement et des institutions nationales* sont un facteur essentiel du développement d'une puissance de mer. Car ce sont eux qui décident du sort de la puissance navale, de l'établissement de bases et de points d'appui à l'extérieur. Ils permettent la formulation et la mise en œuvre d'une certaine politique d'expansion et des moyens de nature à la concrétiser: par exemple par la domination des communications maritimes et des détroits.

En ce qui concerne la *stratégie navale*, Mahan précise qu'elle a pour objectif essentiel de fortifier la position du pays sur mer en temps de paix et de guerre. Et il appliquait les principes de la guerre sur terre à la guerre navale, pour la stratégie comme pour la tactique.

D'où ses considérations sur la manœuvre sur lignes intérieures, sur la valeur d'une position centrale. Et il soulignait les deux éléments essentiels, à son sens, d'une stratégie navale: une base géographique adéquate et une flotte adaptée aux dimensions de la manœuvre envisagée. Il insistait sur la sécurité des voies maritimes indispensables à la vie de la nation et à la conduite des opérations.

Mahan signalait l'importance d'une « *fleet in being* », d'une marine abondante qui, par sa seule présence dans les ports nationaux, joue son rôle en tout temps.

Il est regrettable qu'à côté de l'auteur américain, Wallach n'ait pas cru devoir citer d'autres experts, tels Mackinder, Castex, et, plus près de nous, l'amiral Lepotier et l'amiral Ruge.

Mais il était sans doute limité par les dimensions de son ouvrage. Aussi passe-t-il directement à la guerre aérienne, telle que la voyait Douhet.

DOUHET, « *le prophète de la puissance aérienne* », a fait date dans l'histoire des doctrines stratégiques. Et le colonel Wallach rappelle les principes de base de l'enseignement du général italien:

— une *armée résistant sur place*,

— une *marine se contentant d'opérations défensives*,

— *l'aviation, arme de la décision*.

En somme, pour Douhet, *la guerre* de l'avenir devait être par nature *un duel entre les deux aviations*, composées d'ailleurs essentiellement de chasseurs-bombardiers blindés.

Et le but, pour chaque camp, allait être la destruction totale des objectifs retenus. Pour l'aviation la plus forte, le duel aérien était, selon Douhet, la règle, alors que la moins forte devait se résoudre à éviter cette rencontre.

En somme, une armée aérienne indépendante, offensive, intervenant avec une brutalité extrême était l'élément de la victoire, la distinction entre armes humaines et inhumaines étant abolie depuis la Première Guerre mondiale, selon le général italien.

Or, le *deuxième conflit mondial a donné tort à Douhet:* ni les bombardements allemands en Grande-Bretagne, ni ceux des alliés en Allemagne n'ont obtenu l'effet décisif escompté. Et, tout compte fait, la population civile a affronté cette épreuve avec autant de courage que les militaires. Il n'en demeure pas moins que la doctrine de Douhet a eu, avant 1940, un immense retentissement, notamment aux Etats-Unis. Et le chasseur-bombardier existe bel et bien.

Mais si Douhet s'était trompé sur l'effet de l'intervention de l'avion, un nouveau facteur peut réaliser désormais la menace brandie par lui: l'arme nucléaire. D'où cet élément actuel d'une stratégie militaire: la guerre atomique.

LA GUERRE NUCLÉAIRE

La doctrine nucléaire à l'Ouest est à peine esquissée par le colonel Wallach, qui cherche seulement à réduire à quelques idées simples l'ensemble des thèses formulées par les grands experts du monde libre.

L'auteur constate:

1. *Une transformation de la notion de stratégie en raison du fait nucléaire.*

Alors que, selon Clausewitz, la guerre est essentiellement l'emploi de la force pour réaliser les objectifs politiques « par d'autres moyens », désormais la *stratégie devient l'art d'empêcher la guerre.* En somme, elle se résume surtout en une menace, une « dissuasion ».

Et Wallach cite le colonel américain Patrick W. Power, qui voit parmi les éléments fondamentaux de la défense des Etats-Unis:

— L'*objectif essentiel:* la *préservation de la paix* et non pas la guerre.

— Les *moyens nationaux*, avec les armes adéquates, *dissuadant l'adversaire potentiel d'attaquer l'Amérique ou ses alliés par un assaut nucléaire.*

— La *menace d'une guerre majeure est sérieusement freinée par un concept de défense bien au point.*

— Les *guerres limitées*, par contre, seront sans doute *maîtrisées par l'existence d'unités d'intervention mobiles* des Etats-Unis et de leurs alliés.

Dans ces conditions, la stratégie se concrétisera dans le triptyque suivant:

— *armes nucléaires*, pour la dissuasion d'un assaillant disposant de telles armes,

— *forces conventionnelles nationales*,

— *forces alliées.*

L'élément essentiel de cette stratégie c'est bien la dissuasion, c'est-à-dire le risque, pour l'ennemi potentiel, de déclencher l'apocalypse nucléaire, le désastre réciproque en cas d'attaque.

Cette doctrine a connu deux phases consécutives, en ce sens qu'à la « réplique massive » à toute agression — envisagée au temps du monopole atomique américain — a succédé la notion de la « flexible response », de la réplique adaptée, classique d'abord, puis atomique.

2. *Un nouveau choix dans la désignation des objectifs de l'attaque.*

En effet, celle-ci, après avoir consisté d'abord en l'atteinte d'objectifs strictement militaires (« *counterforce strategy* ») vise maintenant les villes (« *countercity strategy* »).

3. *La distinction entre la « frappe en premier » et la « frappe en second ».*

La *frappe en premier* doit être telle que l'adversaire, désorganisé dans ses moyens de défense, ne doit plus être en mesure avec les éléments rémanents de son potentiel de réplique d'exécuter une « *frappe en second* » efficace.

Car celle-ci constitue une sorte de dissuasion au second degré.

En somme, la doctrine actuelle repose, à l'Ouest, sur cette notion d'« *escalade* » de la riposte et dont le spectre est de nature à dissuader l'assaillant, après le premier assaut, de poursuivre son attaque, sous peine de provoquer cette apocalypse nucléaire, c'est-à-dire le mutuel

suicide des deux adversaires. Et, plutôt que de pousser les choses à cette extrémité, il sera amené, espère-t-on, à négocier au lieu de persister dans sa provocation.

Telle est, brièvement résumée, la doctrine américaine dominante. Que représente celle des Soviétiques?

La doctrine nucléaire russe a été exprimée récemment seulement. En effet, il n'existe pas, comme le constate le colonel Wallach, de pensée militaire soviétique indépendante. Pendant toute l'ère stalinienne, seul le « génie » militaire du chef de toutes les Russies comptait. Et Staline avait énoncé les « *cinq constantes* » de sa stratégie:

1. La *solidité de l'arrière.*
2. Le *moral guerrier* des forces armées.
3. Le *nombre et la qualité* des forces armées.
4. L'*armement et l'équipement* des forces armées.
5. Le *savoir des grands chefs* des armées.

Il ne fut jamais question, chez Staline, de la surprise et de la mort massive que concrétisait l'arme nucléaire. Pour lui, la Troisième Guerre mondiale devait être envisagée sur la base des enseignements tirés de la Deuxième.

Bref, Staline n'envisageait qu'une campagne essentiellement terrestre, sur l'Europe continentale comme théâtre d'opérations. D'où ses 175 divisions d'infanterie, blindées ou mécanisées, appuyées par 40 divisions d'artillerie et de D.C.A.

Il était pratiquement interdit, du temps du grand dictateur, d'évoquer la guerre nucléaire. Peut-être Staline avait-il d'ailleurs fait entreprendre des recherches en vue d'une arme atomique soviétique. Mais il était encore trop dominé par l'expérience de la Deuxième Guerre mondiale, dont il entendait être le grand vainqueur.

Après la mort du chef russe, en 1953, ce fut un changement total. L'on admit alors la possibilité de la pénétration en territoire soviétique d'avions américains porteurs de l'arme fatale.

Et, dans le domaine de la stratégie, on envisagea une riposte, à cette menace, sous la forme d'une *attaque « préemptive »*, c'est-à-dire d'une action entreprise pour devancer, au dernier moment, l'ennemi à l'instant même où il prépare son assaut.

Les chefs russes responsables proposèrent la mise sur pied de forces terrestres et aériennes plus réduites, mais mobiles, dotées d'armes nucléaires tactiques. Seules de telles unités leur apparaissaient comme capables, après une attaque atomique adverse, de se dégager du territoire national et, dans un *Blitzkrieg* foudroyant, de bousculer et d'anéantir les troupes du bouclier atlantique d'Europe occidentale. Ces idées furent adoptées dans l'ensemble par la direction du Parti. La D.C.A. devint la quatrième armée, à côté des forces terrestres, de l'aviation, de la marine, et reçut des avions de chasse, des fusées et des engins antiaériens.

Et ainsi furent formées des unités « conventionnelles » dotées d'armes nucléaires tactiques, alors que des M.R.B.M., fusées nucléaires de portée intermédiaire furent implantées en Russie occidentale, avec la possibilité de menacer n'importe quel objectif en R.F.A., en France ou en Grande-Bretagne.

Puis, en 1959, Krouchtchev fit croire à la parité atomique Est-Ouest. Et l'arme majeure soviétique devint alors la 5e armée des forces russes.

Et, enfin, une nouvelle doctrine militaire se développa et put s'exprimer dans un ouvrage, la *Stratégie militaire*, travail collectif, rédigé par un comité d'experts sous la direction du maréchal Sokolovski.

La publication d'une telle étude fut un événement marquant dans l'histoire de la pensée soviétique. Car c'était la première fois qu'une telle stratégie naissait et s'extériorisait. Mais, à vrai dire, parmi les 19 officiers de la première équipe de rédaction ne figurait encore aucun marin: l'U.R.S.S. restait ce que la Russie des tsars avait toujours été, une puissance de terre, à vrai dire la plus formidable de son temps.

Et le colonel Wallach, qui rapporte cette constatation de l'amiral Ruge, ancien inspecteur de la marine fédérale allemande, soulignait cette véritable anomalie. Car la flotte rouge était devenue la plus moderne du monde et elle affirmait une présence russe sur tous les océans. Or, alors qu'elle venait de réaliser ce grand rêve des tsars, l'accès aux « mers chaudes », elle n'avait nullement pensé à mettre au point une doctrine géostratégique impliquant la domination du monde maritime. Et pourtant elle s'était donné progressivement les moyens d'une telle stratégie et de la géopolitique correspondante. En particulier, aurait pu ajouter le colonel Wallach, l'Union soviétique possède actuellement des flottes partielles entre lesquelles la « canal des 5 Mers » permet désormais des échanges, puisqu'il assure des communications entre la mer Blanche et

la Baltique d'une part, la mer Noire, la mer d'Azov et donc la Méditerranée, de l'autre.

Mais la stagnation doctrinale de l'ère stalinienne — qui avait bloqué la pensée militaire russe — a empêché la manifestation, en U.R.S.S., chez les marins, de doctrines géostratégiques semblables à celles d'un Mahan, d'un Mackinder, d'un Castex, par exemple.

L'idéologie mise à part — à laquelle tout Russe doit sacrifier — les auteurs de la *Stratégie militaire* ont donc été exclusivement des « terriens », partisans d'un *Blitzkrieg* inspiré par les succès soviétiques d'une glorieuse phase historique, maintenant dépassée par l'évolution récente. C'est là, en fait, l'héritage stalinien et qui pèse sur les experts de Moscou comme un véritable passif stratégique.

Et, dans ces conditions, la doctrine finalement élaborée dans l'ouvrage du maréchal Sokolovski prévoit trois éléments de base de la guerre moderne:

1. La *grande stratégie*, aux confins du politique et du militaire.
2. La *stratégie opérationnelle*, c'est-à-dire celle des « fronts », notion essentiellement russe, car adaptée aux dimensions du territoire soviétique, pendant la dernière guerre mondiale.
3. La *tactique* proprement dite, telle qu'elle est universellement considérée.

Examinant la stratégie dans son sens le plus élevé, les experts de l'équipe Sokolovski pensent qu'elle ne peut réussir qu'à la condition que soient prises en considération les acquisitions des mathématiques, de la physique, de la chimie et de toutes les autres sciences. Et ils estiment qu'il faut voir la conduite de la guerre dans son ensemble: *actions nucléaires en profondeur*, conjuguées *avec l'intervention de toutes les catégories d'armées*, de toutes les armes; avec le but de *détruire les potentiels économique et militaire* de l'adversaire; de les atteindre dans toute la dimension de son territoire; de parvenir à ces fins dans les meilleurs délais.

Et les auteurs soviétiques notent que *l'action décisive dans la direction principale peut s'accomplir désormais par les impacts des coups et des missiles nucléaires.*

Mais le *principe de l'économie des forces perd de sa valeur*, selon les experts rouges. Ils estiment que les réserves stratégiques, gardées jadis pour une éventualité ultérieure, n'ont, en effet, plus de raisons d'être

du moment que l'action se passe en force dès le début. Quant aux succès tactiques, ils peuvent souvent être obtenus aux niveaux tactique ou opérationnel, sans le secours d'autres forces ou moyens.

La *notion de théâtre d'opérations s'est entièrement modifiée*. Il en est de même de l'offensive, de la défensive, du déploiement et des mouvements stratégiques.

Quant aux *diverses alternatives de la guerre moderne*, l'équipe russe les déduit notamment de l'existence de l'arme majeure, en soulignant le fait de la possession, par l'U.R.S.S., de *fusées intercontinentales*.

Et Khrouchtchev lui-même avait annoncé, dès 1963, la possibilité de lancer 80 à 100 missiles sur le territoire américain.

En bref, pour les auteurs de *Stratégie militaire, il ne restait qu'une alternative:*

— *l'existence pacifique,*

— *la guerre apocalyptique.*

Les *but de guerre*, dans ces conditions, sont:

— la *destruction des forces adverses,*

— celle *d'objectifs de l'arrière du pays ennemi et la désorganisation* totale de ce dernier.

Sur le plan politique, *trois sortes de guerres* sont à envisager:

1. la guerre *entre le socialisme et l'imperialisme,*
2. la *guerre « impérialiste »*, pour maîtriser les guerres de libération nationale,
3. les *guerres de libération*, guerres *civiles* et autres *guerres populaires*, toutes dirigées *contre « l'agression impérialiste»*.

De toute manière, *la prochaine guerre mondiale*, selon les experts soviétiques, sera *avant tout une guerre de missiles et d'armes atomiques* de toutes catégories. Elle comportera l'emploi massif des moyens nucléaires dans toutes les armées et à tous les niveaux d'action, complétées d'ailleurs par le recours aux substances chimiques et bactériologiques.

Et, dans cette guerre future, *l'armée des missiles s'ajoutera*, comme *celle des moyens antiaériens, aux classiques armées de terre, de mer et de l'air.*

Mais les armes atomiques si diverses et si variées seraient incapables de remplir, à elles seules, les missions à accomplir. Les *forces terrestres,*

en particulier, *devront garder leur supériorité numériques* par rapport aux autres. *Et, parmi elles, les formations blindées correspondent le mieux aux exigences de l'ère nucléaire.* Dotées de l'arme nucléaire tactique, elles *rendront impossibles les grandes batailles entre masses d'infanterie* du passé.

Quant aux *forces aériennes*, elles devront développer une grande capacité de *transport, tant pour les hommes que pour les matériels et les ravitaillements de toute espèce.*

Les *grandes batailles navales traditionnelles disparaîtront du fait de l'absence de navires de grande surface.*

Toutefois, alors que les auteurs soviétiques n'avaient initialement accordé à la guerre sur mer qu'une importance limitée, un additif à l'ouvrage a évoqué les *opérations amphibies.* Mais l'intervention et le rôle des forces navales sur le plan stratégique restent ignorés par eux.

Par contre, l'ouvrage insiste sur *l'importance primordiale*, selon eux, *de la période initiale de la possible grande guerre, fort courte* à leurs yeux. Mais le tout est de savoir « si l'économie est en mesure de garantir une puissance suffisante de frappe des forces armées pour le coup d'anéantissement contre l'agresseur, dans la phase initiale de la guerre ».

Mais, assurent les auteurs soviétiques, *la guerre envisagée jouera dans toutes les dimensions, voire dans l'espace.* Il faut donc être paré contre les attaques des vaisseaux spatiaux. A vrai dire, constatent-ils, « on a toujours trouvé une parade à tout moyen offensif ».

Compte tenu de ces constatations, l'équipe russe voit l'engagement stratégique sous les formes suivantes:

1. *Une intervention des missiles et armes nucléaires* en vue de la destruction des bases mêmes de l'armement, de l'administration, du commandement ennemis, ainsi que des armes nucléaires stratégiques et des grandes concentrations de troupes adverses.

2. *Des opérations sur les divers théâtres d'opérations*, afin de mettre définitivement hors de cause les forces armées opposées.

3. *La défense des arrières du pays et des forces socialistes contre les attaques nucléaires.*

4. *Des opérations sur les théâtres maritimes*, en vue de la destruction des forces navales adverses.

Mais, disent les experts russes, toutes ces opérations sont liées et aucune d'elles ne devra être menée d'une manière indépendante. Bien au contraire, elles seront exécutées *en fonction d'un plan stratégique unique et global.*

D'où *la nécessité de la concentration du pouvoir de commandement militaire et politique entre les mains d'un seul chef.* Et les auteurs de regretter que ce principe n'ait pas toujours été appliqué dans les forces armées soviétiques, alors que cette unité avait été exigée par Lénine. Mais sera-t-elle réalisée entre les mains de Brejnev? C'est la question qui vient à l'esprit à la lecture des commentaires du colonel Wallach. Et il est possible que la dernière réforme de l'appareil de direction opérée par le chef soviétique, qui s'est entouré d'hommes à sa dévotion, ait été entreprise à cette fin.

L'autre facteur dominant de la doctrine russe, c'est l'importance du potentiel nucléaire.

« Pour les fusées à têtes nucléaires le front occupé par les troupes n'est plus un obstacle. » Cette phrase, citée en fin de chapitre, résume bien la pensée militaire soviétique du moment. Elle insiste sur la possibilité de *destruction instantanée de tous objectifs, voire d'Etats entiers...*

Il y a là une menace à méditer. Mais, à côté de la conception soviétique, quelle est celle des Chinois rouges en la matière?

La doctrine nucléaire chinoise, la connaissons-nous? Le colonel Wallach cite, en tête de ce chapitre de son ouvrage, la phrase de Mao Tsé toung: « La bombe atomique est un tigre de papier. »

Mais le chef rouge le croyait-il vraiment? On peut en douter. Car une doctrine chinoise s'est développée depuis, que l'écrivain israélien résume en trois stades:

1. celui du *mépris de la menace atomique;*
2. celui de *la protection derrière le bouclier atomique russe;*
3. celui de la *Chine nucléaire.*

1. *La phase du mépris*

Mao niait alors la défaite du Japon par l'arme atomique. Pour lui — et c'était là la thèse de Moscou à l'époque — c'est l'intervention soviétique qui avait contraint Tokyo à la capitulation.

Mais peu à peu l'opinion chinoise évoluait. Dès fin 1950, après la guerre de Corée, alors que les troupes chinoises engagées avaient redouté une action nucléaire américaine, la presse chinoise en vint à soutenir la thèse russe du moment. Elle stigmatisait donc l'arme atomique comme une arme inhumaine, à interdire, mais dont l'effet restait limité.

Puis ce fut une sorte de quiétude, à l'abri du bouclier nucléaire soviétique.

2. *A l'abri du bouclier atomique russe.*

Il devait garantir la sécurité du monde socialiste. Le raisonnement de Mao était alors le suivant: « L'Amérique possède des armes atomiques et nous en menace. Mais nous ne craignons pas la guerre nucléaire. Pourquoi? Parce que, même avec la mort de 200 millions de Chinois, la survie du pays serait assurée. C'est la raison pour laquelle l'Amérique perdra finalement la guerre. »

Mais, en septembre 1963, Mao faisait publier un discours prononcé par lui au congrès du P.C. à Moscou, dès 1957, et dans lequel il avait déclaré: « Désormais il faut tenir compte d'une situation nouvelle, c'est-à-dire du fait que les fous belliqueux sont en mesure de larguer des bombes atomiques et nucléaires. Ils les largueront et nous suivrons leur exemple... »

3. *La Chine en marche vers la puissance nucléaire.*

A vrai dire, Mao avait opté pour l'arme majeure dès 1957, en créant, peut-être initialement avec l'assentiment soviétique, un Institut chinois pour l'énergie atomique.

Dès mai 1958, une déclaration officielle annonçait que « la Chine possédera l'arme atomique ». Et en octobre 1964 — alors que toute aide russe avait cessé — ce fut l'explosion d'une bombe à uranium; la deuxième eut lieu en mai 1965, la troisième, qualifiée officiellement de « nucléaire », en mai 1966.

Et désormais la Chine revendique le droit de posséder un potentiel militaire nucléaire. Selon l'expert Halperin, elle poursuivra quatre objectifs:

1. l'obtention d'un *potentiel de dissuasion suffisant* vis-à-vis des Etats-Unis,
2. une certaine *valorisation, de ce fait, à l'intérieur du monde communiste*;

3. une *possibilité accrue de participation aux guerres de libération*;
4. les moyens d'une *hégémonie chinoise sur l'ensemble de l'Asie.*

La position vis-à-vis de l'Amérique était affirmée, dès 1964, au lendemain de l'explosion de la première bombe chinoise, dans un article de la *Peking Review*, qui précisait que l'arme atomique était bien un tigre de papier. Mais la Chine, tout en se refusant de l'employer, l'acquérait uniquement pour briser le monopole atomique des puissances déjà pourvues, afin d'éliminer la menace qu'il représentait.

La valorisation de la position chinoise au sein du monde communiste exigeait, de la part de la grande république jaune, la possession de l'arme majeure, fut-il proclamé à Tokyo.

Le soutien des guerres de libération était facilité par la détention de la « bombe », disait Mao: « Le développement d'armes atomiques chinoises est un encouragement pour les populations révoltées. »

Certes, aucun document officiel ne proclamait l'ambition des maîtres de la Chine rouge de dominer l'Asie. Mais la participation à certaines guerres limitées permet la réalisation de cette ambition. La doctrine de Mao distingue donc différentes catégories de conflits, notamment les *guerres mondiales* — avec emploi de l'arme atomique — qu'il faut éviter, et les *guerres locales* qu'il serait « impossible de prévenir tant que les systémes impérialistes ne seront pas éliminés ».

Cette thèse implique donc le *développement de la guerre révolutionnaire*, afin de supprimer les régimes capitalistes.

C'est donc à juste titre que le colonel Wallach signale que la « tactique du salami », c'est-à-dire l'érosion progressive du monde libre par la subversion et les conflits « limités », constitue l'une des composantes essentielles de la stratégie chinoise à l'ère nucléaire. Il y a là une leçon à méditer...

* * *

Parmi les doctrines successivement évoquées par l'expert israélien, il en est d'éphémères et de permanentes. Par exemple, la pensée de Clausewitz reste, dans l'ensemble, valable pour tous les temps. Mais l'éventail des stratégies et des tactiques reflète actuellement celui de toutes les armes — matérielles, idéologiques ou subversives — de notre ère nucléaire.

Et pourtant le spectre de l'apocalypse atomique a pour effet, dans une large mesure, de modifier l'objectif de la stratégie moderne, qui tend à substituer à la guerre proprement dite la simple menace de guerre, la dissuasion.

Dans ces conditions, l'affrontement sanglant entre nations peut-il disparaître dans un proche avenir? Le colonel Wallach se demande, en fin de conclusion, si ne va pas se réaliser bientôt la vision du prophète: « Ils forgeront leurs glaives en socs de charrue et leurs lances en serpettes. Une nation ne lèvera plus son glaive contre l'autre et elles n'apprendront plus la guerre » (Isaïe 2, 4).

Est-il possible de partager cet espoir ou s'agit-il là d'un simple vœu pie?

Certes, l'arme nucléaire a été théoriquement contenue dans ses effets potentiels par certains accords des deux Grands. Et pourtant, à la conférence d'Helsinki, le ministre français a mis en garde le monde libre contre un optimisme à son sens prématuré.

De toute manière, les conflits dits limités persistent, suscités ou entretenus de l'extérieur généralement. Et, en dehors même de ces guerres réelles ou en gestation, la contamination subversive est parmi nous; la guérilla, urbaine ou rurale, se développe un peu partout dans le monde.

En somme, comme nous le montre la remarquable synthèse présentée par Wallach, le danger résulte actuellement de la multiplicité des moyens à la disposition des fauteurs de troubles de toutes catégories.

Mais, en réalité, cet exposé ne nous a expliqué que la technique, la « grammaire » de la guerre moderne sous tous ses aspects. Le véritable problème de notre défense se situe, lui, au niveau supérieur où, selon Clausewitz, la « logique politique » commande la stratégie, son humble servante. Et le tout est de savoir dans quel contexte jouera, soit la dissuasion — au profit essentiel des puissances nucléaires —, soit la guerre proprement dite, même « limitée » — ultima ratio des moins grandes ou petites nations.

Cette action — belligène ou préservatrice de paix — s'exprimera-t-elle dans l'opposition Est-Ouest d'aujourd'hui, ou Nord-Sud de demain? Dans l'affrontement général entre les mondes communistes et capitalistes? Ou, au contraire, une véritable « cœxistence », actuellement prônée,

mais non réalisée effectivement, incitera-t-elle les potentiels adverses à rechercher des solutions diplomatiques seulement?

Ou encore une solidarité renaissante des deux Grands imposera-t-elle sa loi aux moins grands? Ou l'avenir de l'Occident sera-t-il menacé par une volonté de puissance asiatique, si, par exemple, une redoutable dyarchie jaune alliait aux immenses richesses naturelles chinoises le savoir technique du Japon, nation industrielle d'avant-garde?

Enfin, peut-on éliminer, pour un avenir relativement proche, une immense, irrésistible poussée massive des sous-développés affamés, vers les pays « pourvus »... Ce serait là une nouvelle et désastreuse invasion des barbares, contre laquelle nos armes, même nucléaires, seraient impuissantes comme l'étaient les moyens modernes des Etats-Unis en Indochine?

Mais, pour nous, habitants de l'ancien continent, toutes ces questions, toutes ces menaces se rattachent à l'évolution — en bien ou en mal — d'une certaine EUROPE. Celle-ci, depuis l'éphémère unité qui, un jour de son Histoire en 732 à Poitiers, lui a permis de vaincre face au danger commun, s'est ruinée en sept siècles de luttes fratricides, cause de sa décadence, de son actuelle division. Va-t-elle être capable maintenant de retrouver son identité? Saura-t-elle, dans une association sur un pied d'égalité avec sa fille spirituelle, une certaine Amérique, sauvegarder le patrimoine commun de notre civilisation, face aux idéologies néfastes et aux forces à leur service?

En d'autres termes, pourra-t-elle échapper à son crépuscule, à ce « Déclin de l'Occident », annoncé jadis par Spengler? Car c'est dans cette prise de conscience européenne que se situe notre salut et, pour chacun d'entre nous, son devoir national et humain. Au moment même où notre ennemi potentiel entend fixer avec nous les conditions de notre sécurité continentale.

Colonel Fernand-Thiébaut SCHNEIDER